

RHÉTORIQUE MÉDIATIQUE DE L'OUBLI

L'obsession du présent dans *L'Express*

L'objectif de cet article est d'envisager la problématique de la mémoire culturelle collective à partir de ce secteur particulier du discours social que constitue la presse magazine. Les années 1960 voient en effet apparaître et se développer en France un format hebdomadaire inédit jusqu'alors, inspiré des médias anglo-saxons et entretenant un rapport plus léger et plus varié à l'actualité¹. Kristin Ross fait notamment de *L'Express* l'un des emblèmes de la nouvelle bourgeoisie cultivée, plus ou moins politisée à gauche, qui émerge et se développe avec la société de consommation². Né comme un journal de soutien à Pierre Mendès-France, puis très actif durant le conflit algérien, l'hebdomadaire de Jean-Jacques Servan Schreiber et Françoise Giroud s'oriente en 1964 vers une « nouvelle formule », qui en fait pleinement un *news-magazine* moderne, abondamment illustré, en prise directe avec l'actualité, de la plus sérieuse à la plus frivole, prodiguant à ses lecteurs des conseils de lectures théoriques autant que d'achats de matériel électro-ménager³.

LA TEMPORALITÉ EXPRESS

Ce nouveau médium inaugure aussi une temporalité médiatique qui aura la vie longue et qui postule un rapport particulier à la mémoire. De manière générale, le *news-magazine* structure son discours en fonction du temps immédiat, ou plutôt selon un *tempo* rapide qui fait de la « semaine »

1 Voir Jean-Marie Charon, *La Presse magazine*, Paris, La Découverte, 2008.

2 Kristin Ross, *Rouler plus vite, laver plus blanc. Modernisation de la France et décolonisation au tournant des années 60*, trad. de l'américain par Sylvie Duranti, Paris, Flammarion, 2006.

3 Voir Serge Siritzky et Françoise Roth, *Le Roman de L'Express*, Paris, Jullian, 1979.

l'unité temporelle pertinente dictant la sélection et le séquençage des contenus présentés. Au maximum, c'est le mois – notamment dans la rubrique « Les ventes du mois » – qui limite la rétrospection. Une deuxième remarque est que cette stricte limitation rétrospective est compensée par une tendance à privilégier la prospection, ou le pronostic, à moyen ou à long terme. En effet, nombreux sont les articles ou les dossiers qui s'inscrivent dans cette temporalité prospective, pour imaginer par exemple quels seront les prochains romanciers primés, ou quel sera le visage politique de la France dans dix ans. Enfin, cette tendance prospective va de pair avec une troisième caractéristique générale, qui est la grande réflexivité du médium sur ses propres codes et ses propres contenus. Le pronostic appelle en effet le retour sur soi, la récursivité des références, la mise en scène de l'acte médiatique lui-même en tant que scansion et sélection du flux culturel.

À partir de ce support particulier et du type de temporalité qu'il postule, il s'agira de s'interroger sur la manière dont se construit le rapport à la mémoire culturelle collective et de se demander quelle rhétorique médiatique s'applique aux objets culturels qui sont pris dans des processus mémoriels. L'hypothèse défendue sera que le discours d'un magazine comme *L'Express* produit des artefacts mémoriels, des contre-mémoires collectives débranchées de toute temporalité historique et au contraire inscrites dans une sorte de présent élargi, dont la consistance est avant tout intertextuelle.

NAPOLÉON ET JEAN MOULIN À LA « UNE »

Cette hypothèse sera mise à l'épreuve de l'analyse comparative de deux cas particuliers : l'évocation du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon en décembre 1964 et la célébration du bicentenaire de la naissance de Napoléon en août 1969¹. Il s'agit là de deux figures et de deux événements lourdement chargés politiquement, situés chacun dans des secteurs radicalement opposés de l'imaginaire collectif et relevant

1 Respectivement dans *L'Express* n° 705 (21-27 décembre 1964) et n° 944 (11-17 août 1969).

de deux temporalités incommensurables. Il ne faut évidemment pas négliger cette polarisation, mais notre propos consistera plutôt à dégager le fond commun du traitement médiatique de ces deux objets culturels, qui convergent déjà au moins en ceci : il s'agit de deux personnages ayant joué un rôle de premier plan dans des épisodes particulièrement dramatiques et symboliques de l'histoire de France, ayant subi dans l'imaginaire collectif un traitement métonymique qui tend à les assimiler à ces épisodes mêmes, focalisant sur eux d'importantes charges pathémiques (nostalgie, idolâtrie ou répugnance, mais jamais indifférence) et faisant l'objet d'une politique mémorielle officielle. On va voir que c'est précisément cette épaisse couche mémorielle elle-même qui est prise pour objet par la rhétorique médiatique.

Pour justifier encore le recours parallèle à ces deux cas *a priori* bien distincts, nous pouvons évoquer également la présentation matérielle des deux sujets en « Une » des deux numéros en question (figures 1 et 2) : deux traitements stylisés des visages, deux signes de l'officialité qui les entoure (le Panthéon d'un côté, la statuaire du buste de l'autre) et surtout deux formules (« Le vrai Jean Moulin » et « La face cachée de Napoléon ») qui thématisent l'entreprise de *révélation*, plutôt que de *mémoire*, dans laquelle le magazine s'engage et, avec lui, engage son lecteur. Les deux titres présupposent en effet un dédoublement de l'objet culturel en une face connue et une face cachée, où gît une vérité que le journal se propose de révéler. Cette vérité est loin d'être prioritairement historique et n'appartient pas à un passé révolu. L'amorce des deux sujets dans les sommaires annonce en effet : « C'est le vrai Jean Moulin qu'il faut connaître » et « Napoléon est l'homme de la semaine ». Autrement dit, ces deux figures sont inscrites dans la temporalité immédiate et injonctive des modes, de l'air du temps, qui constitue l'arrière-fond doxique de *L'Express*. On assiste bien là à une requalification de l'unité historique selon les grandes polarités qui tissent le rapport des lecteurs à l'actualité : ce qu'il faut connaître ou pas, ce qui est « de la semaine » ou pas.

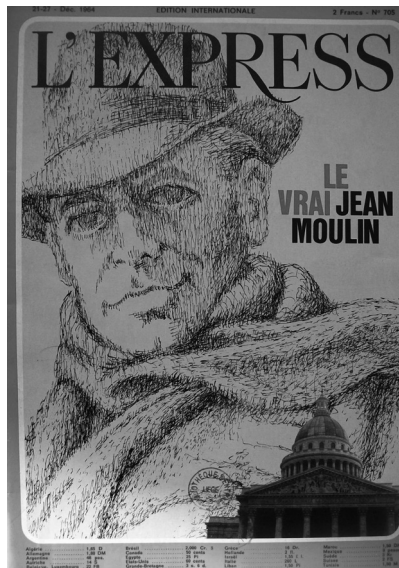


FIG. 1 : *L'Express*, n° 705, 21-27 décembre 1964.

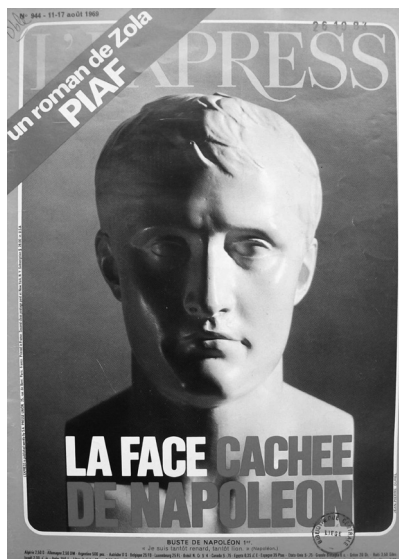


FIG. 2 : *L'Express*, n° 944, 11-17 août 1969.

ANNULER LA MÉMOIRE OFFICIELLE

Entrons à présent dans le vif de l'analyse, en commençant par remarquer que, dans les deux cas, le propos de l'hebdomadaire se construit initialement en contrepoint d'un acte mémoriel officiel. Cette mémoire officielle est présentée en introduction d'article, mais disqualifiée d'entrée de jeu. Voici comment débute l'article sur Jean Moulin :

Cette cérémonie de samedi, au Panthéon, ces discours, ce cortège, ce n'est même pas pour une dépouille. Simplement pour une boîte de cendres n° 10.137. [...] Images et discours ont tenté de cerner cette silhouette qui a hanté la France occupée [...]. Mais trop de mots valent parfois un silence. Jean Moulin, porté au Pinacle, n'est pas plus clair que le héros ignoré dont personne ne parlait.

Disqualifié comme brouillage, l'acte mémoriel officiel est aussi dénoncé en ce qu'il instrumentalise politiquement une figure dont la vérité humaine est caviardée pour être ramenée à un symbole en soi plutôt trivial : une boîte de cendres. Cette réduction renferme une « part tabou », « qu'il n'est pas opportun de dire tout haut », « une signification qui dépasse l'utilisation politique que la V^e République tente d'en faire », et qu'il revient au journal de mettre au jour.

On trouve exactement la même rhétorique dans l'article sur Napoléon, qui en outre appuie visuellement toute la charge ironique que le journal applique au traitement officiel de cette figure historique (figure 3). On voit en effet Georges Pompidou photographié sur un transat, parcourant ce qui semble s'apparenter à un livre d'images sur Napoléon pour préparer « le premier voyage officiel de son septennat en province » et ce « premier exercice de style historique » auquel il doit se livrer le 15 août à Ajaccio. Tout le décorum qui accompagnera la cérémonie est épinglé par *L'Express* comme un concentré de beaufitude culturelle provinciale, à l'exact opposé des valeurs (inséparablement esthétiques et politiques) prônées par l'hebdomadaire :

Tino Rossi chantera « L'Ajaccienne » à Ajaccio. Quelques centaines de légionnaires habillés en grognards y défileront en compagnie des « cantinettes » [...]. Elles seront vêtues de minijupes vert Empire et porteront fièrement de petits tonnelets en sautoir. Sonneront à la volée les cloches d'une cathédrale [...].

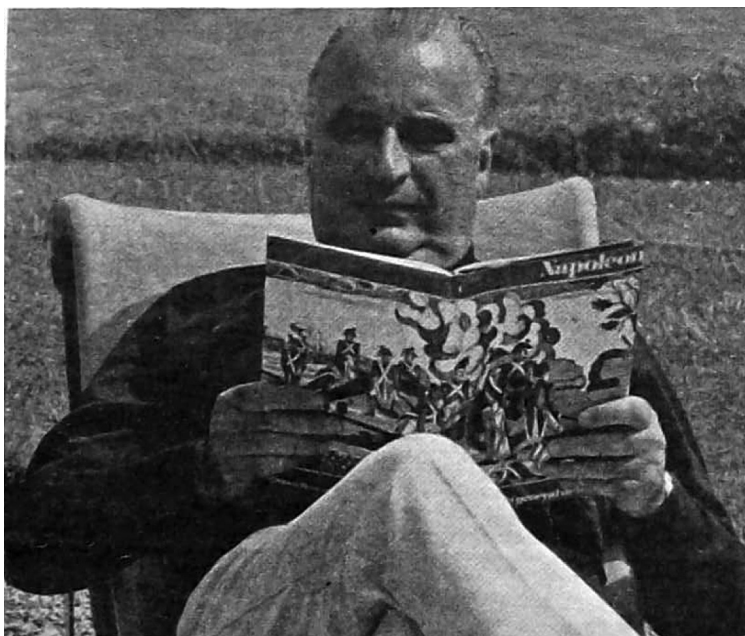


FIG. 3 : *L'Express*, n° 944, 11-17 août 1969.

Cette hypermnésie collective et folklorique prend, dans le cas de Napoléon, la forme d'une « épopée », dont « il n'est pas un enfant de France qui n'en ait été bercé depuis l'école primaire », ou encore celle d'un « culte », entretenu par « plus d'un million d'officiants », organisés en une multitude de « chapelles rivales », dont l'article détaille les manies en une série de vignettes qui font irrésistiblement sourire.

Comme pour Jean Moulin, cette hypermnésie raillée par *L'Express* dissimule une « face cachée » plus essentielle, que l'article va s'employer à révéler. Les deux amorces à peine décrites donnent donc prise à la thèse la plus immédiatement lisible dans ces discours, qui consiste à dénoncer les ficelles du culte officiel, pour rétablir les justes nuances là où elles doivent l'être et opposer une vérité médiatique des faits à la fausse vérité officielle des symboles. Dans le cas de Jean Moulin, il s'agit essentiellement de rompre l'image d'une résistance unie et fidèle à de Gaulle, dont Moulin aurait été le porte-parole en France. Contre cette mémoire monolithique, l'article fait état des dissensions entre les

différents groupes de résistants que devait gérer Moulin, mentionne que Moulin était plus indépendant de de Gaulle que ce que l'Histoire a généralement retenu, mais aussi qu'à la mort de Moulin, il y eut des tensions vives entre de Gaulle et les représentants du Comité national de la résistance. Dans le cas de Napoléon, il s'agit là aussi de briser quelques clichés à la vie longue – Napoléon-patriote, Napoléon-bon-gestionnaire, Napoléon-génie-politique-moderne – pour leur opposer le portrait moins reluisant d'un va-t'en-guerre autocrate, obsédé par sa fortune et sa gloire personnelles.

Cela dit, dans un cas comme dans l'autre, les contenus mêmes de ces deux contre-mémoires réactives par rapport aux cultes officiels ne constituent finalement que la couche superficielle des articles en question. Les deux contre-épreuves sont en effet soutenues par un attirail discursif qui les construit en même temps qu'il leur retire précisément toute dimension mémorielle et finit par substituer à leur contenu historique un autre discours, tout entier orienté vers le présent vécu et lu par les lecteurs du journal. C'est en ce sens que nous parlons d'artefacts mémoriels et de rhétorique médiatique de l'oubli.

LA CONTRE-ÉPREUVE MÉDIATIQUE

Quel est donc l'attirail de la contre-épreuve mémorielle à laquelle se livre la rhétorique médiatique ? On peut *grosso modo* distinguer quatre outils essentiels : le témoin, l'expert, l'enquête et le récit.

La figure du témoin est centrale dans l'article sur Jean Moulin. De Gaulle, nous dit l'article dans ses premières lignes, n'a guère « rencontr[é] [Jean Moulin] que quelques heures ». Toute l'entreprise solennelle du régime gaullien semble d'emblée disqualifiée par ce constat, que l'article contraste avec la figure de « Daniel Cordier aujourd'hui », reproduite en photographie. Cordier est présenté comme « l'homme qui [a] sans doute le mieux connu [Moulin] pendant toutes les années de la Résistance » – il fut en effet le secrétaire de Moulin. Ce témoin privilégié va alors « racont[er] une histoire qui nous fixe l'essentiel des traits de Max [l'un des pseudonymes de Moulin] ». D'entrée de jeu donc, le journal délègue



FIG. 4 et 5 : *L'Express*, n° 944, 11-17 août 1969.

sa parole au témoin, détenteur d'une vérité sur l'homme, mais dont le discours est présenté comme un récit – nous y reviendrons.

Dans le cas de Napoléon, la délégation énonciative s'effectue au profit de la figure de l'expert, l'historien Henri Guillemin en l'occurrence (mais aussi d'autres historiens cités ponctuellement dans l'article). Ces figures d'experts sont véritablement campées en savants modernes – le portrait de Guillemin est également reproduit – dont on précise les traits de caractères comme s'il s'agissait de faire entendre la voix de la science elle-même et de rendre sensible son travail de démystification :

Pas ingrat, mais pas dupe, Henri Guillemin, qui aime à explorer les livres de comptes [...]. Ce sont ces parties faibles [de Napoléon] que l'impitoyable Henri Guillemin éclaire d'un jour insolent dans le petit livre qu'il vient de publier. [...] Henri Guillemin décoche des traits plus acérés. Aucun des monuments impériaux n'y résiste.

En outre, la composition graphique de l'article est également éloquente à cet égard (figures 4 et 5) : alors que le ministre de la Culture André Malraux est représenté « avec le prince et la princesse Napoléon » et visant dans la même direction qu'eux la célébration du bicentenaire, le portrait de l'historien moderne (et la légende qui l'accompagne) contraste avec une lithographie guerrière (qui pourrait être l'une de celles visées par Malraux et les Napoléon à la page précédente).

Témoin et expert sont donc là pour incarner une voix du présent à laquelle le journal délègue son entreprise de vérité. Les signes de pertinence dont sont chargés ces discours tendent à supplanter l'objet historique dont il est question et, aux yeux du lecteur, les articles sur Moulin et Napoléon finissent par apparaître au moins autant comme des articles sur Cordier et Guillemin. Ces figures du témoin et de l'expert sont en outre associées aux deux autres outils repérables de la contre-épreuve mémorielle mise en place par la rhétorique médiatique : le récit et l'enquête.

Le témoin « raconte une histoire », annonce l'article sur Jean Moulin. L'essentiel du papier se lit effectivement sous la forme d'un présent narratif qui donne à voir le concret et le détail des situations, des actions et des personnages. Ceux-ci sont campés physiquement et psychologiquement avec force caractérisations ; on repère également certaines analepses et prolepses, d'autres effets stylistiques, à tel point qu'on assiste à une

véritable dramatisation romanesque du donné historique premier. En voici un exemple :

Cordier ouvre de grands yeux. Il est venu faire la guerre et il rencontre un homme qui lui parle de son enfance et parle de la liberté. Qui est-il donc ? C'est la fin du dîner. L'homme, alors, n'a plus d'écharpe. À la gorge, une cicatrice. Il se décide : « [...] ».

On l'assomme. Il s'enfuit. On le rattrape. Il est à bout. On l'arrête. Il craint de céder et s'entaille la gorge avec un morceau de vitre. C'est l'origine de sa cicatrice.

Ailleurs, l'article reproduit des dialogues avec Jean Moulin et précise : « d'une voix douce » ou « sa voix se fait un peu plus métallique ». Ailleurs encore, le lecteur accède aux pensées du héros : « Il sait que son voyage est un coup de poker. Mais s'il veut réussir, il lui faut d'abord être tenace. » Cela montre au passage que le « récit du témoin » s'est rapidement transformé en un récit à la 3^e personne – le texte parle de Cordier en « il » –, dont l'énonciateur n'est ni identifiable ni même situé, mais s'affiche pourtant garant de la caractérisation des personnages et du déroulement du récit. On pourrait multiplier les indices de cette littérisation totale du discours médiatique, qui ici encore suspend la lecture mémorielle au profit d'une lecture où la question de la vérité du passé collectif est court-circuitée par celle de la vraisemblance romanesque. Cette intrication de l'historique et du romanesque est particulièrement sensible dans ce passage :

[...] à Londres, Jean Moulin, devant de Gaulle, a gonflé la Résistance. Il en a fait une chose importante, déjà puissante. Mais il est sans illusion. Ce qui existe est minuscule, à peine sérieux. Lorsqu'il saute en parachute dans les Alpilles et qu'il dégringole dans un étang en pleine nature, il sait que tout est à faire.

La vérité de l'entrevue londonienne avec de Gaulle donne immédiatement prise à de l'action et à un récit omniscient qui travestit le personnage historique en héros d'aventures, sorte de James Bond hexagonal.

On trouve des procédés semblables d'hypotypose et de narrativisation dans l'article sur Napoléon, mais nous y pointerons surtout le recours à l'enquête, qui procède lui aussi à un déplacement du fait historique du côté de l'imaginaire contemporain au lecteur de 1969. L'article

mentionne une « enquête effectuée par L'Express dans divers milieux sociaux » pour « prouver » la dimension essentiellement populaire du culte napoléonien :

La femme d'un ingénieur « n'arrive pas à admettre ce mépris qu'il avait de la vie des humains ». Tandis qu'une teinturière, 50 ans, s'extasie : « Avec lui, ça marchait au doigt et à l'œil ». Et qu'une boulangère, 30 ans, s'écrit : « C'était un homme admirable. Nous vivons toujours sous ses lois. Personne n'a encore été capable de faire mieux. »

Plus haut, l'article opposait déjà « une dame confondue d'émotion, après avoir visité, au Grand-Palais, l'exposition du bicentenaire » et « un étudiant », pour qui Napoléon est « le Hitler français ». Le journal se livre ici à une nette discrimination sociologique (et sexuelle : « la femme d'un ingénieur » et « un étudiant » contre les teinturière, boulangère et « une dame ») de l'acte mémoriel, qui est utilisé comme un révélateur des divisions au sein de la France des années 1960. En outre, ce révélateur permet évidemment d'identifier le profil sociologique du lecteur de *L'Express* – la femme d'ingénieur et l'étudiant – et de le situer, avec le journal, du bon côté de la barrière idéologique : les gens un peu instruits ou socialement dotés sont ceux qui peuvent repérer le totalitarisme militaire là où les milieux culturels inférieurs ne voient que les bienfaits apparents de l'autoritarisme gestionnaire.

Ces observations nous conduisent ainsi à avancer l'idée que la contre-épreuve mémorielle, amorcée par les articles et outillée par les figures de témoin, d'expert, les dispositifs de récit et d'enquête, débouche en réalité sur un artefact encore plus amnésique que les amnésies officielles qu'il s'agissait de dénoncer. Il nous semble en effet que toute cette rhétorique médiatique vise à souligner avant tout l'actualité des enjeux dont ces figures historiques ne sont finalement qu'un prétexte. Cette lecture actualisante, l'article la manifeste par le biais d'un important intertexte qui circule autour des unités historiques traitées et leur donne leur signification dans le présent des années 1960.

ACTUALITÉ ET INTERTEXTUALITÉ

Jean Moulin a, nous dit l'article, « imposé une certaine idée de la démocratie qui, vingt ans après sa mort, reste à faire ». La formule fait inévitablement écho à la « certaine idée de la France » professée par de Gaulle et pose la figure de Jean Moulin en leader fantasmé dont la gauche anti-gaullienne aurait bien besoin, à la veille des élections présidentielles de 1965, les premières au suffrage universel. L'article conclut en effet sur ces lignes prophétiques :

Il lui restait encore à fonder un nouveau type d'homme politique, plus soucieux de l'État que des intérêts particuliers, plus mesuré que démagogue, plus attentif à la volonté démocratique qu'aux querelles de chapelles. [...] Peut-être, paradoxalement, Jean Moulin devait-il mourir et tomber dans l'oubli pour ne ressusciter qu'au moment où son exemple prend toute sa signification pour des générations qui ne l'ont pas connu : aujourd'hui.

L'amnésie collective est ici présentée comme un passage nécessaire pour que la figure et les valeurs qu'elle incarne aux yeux du journal retrouvent leur pertinence au présent. Contre la politique mémorielle stérilisante, *L'Express* plaide ainsi pour une sorte d'amnésie actualisante, qui réactive non pas ce que l'histoire a été, mais ce qu'elle aurait pu être et ce qu'elle peut encore devenir. Car cet épisode sur Jean Moulin intervient au cœur de la vaste campagne de *L'Express* en faveur de « Monsieur X », alias Gaston Defferre, que l'hebdomadaire érige en « candidat-mystère » de la gauche pour contrer de Gaulle aux présidentielles de 1965¹. Ce coup médiatique fut monté en cheville avec le Club Jean-Moulin, fondé par Daniel Cordier et dont le secrétariat général était alors assuré par le journaliste Georges Suffert, qui signe le dossier dans *L'Express*. Au moment où la candidature de Defferre perd de sa consistance et de sa crédibilité, ce dossier sur Jean Moulin peut donc aussi être perçu comme une manière de souligner la nécessité de rassembler la gauche anti-gaullienne autour d'une figure fédératrice.

1 Voir Michel Winock, *Chronique des années soixante*, Paris, Seuil, coll. « Points-Histoire », 1987, p. 179. Nous remercions Régine Robin pour avoir attiré notre attention sur cet élément.

De manière beaucoup plus triviale, mais non moins significative, l'article s'attarde sur une anecdote qui révèle la « passion bien réelle » de Jean Moulin pour la peinture moderne : à Cordier à qui il demande ce qu'il pense du cubisme et qui ignore tout de ce courant, Moulin aurait retracé toute l'évolution de l'art pictural, « annoncé l'avenir, prédit le tachisme ». Le « vrai Jean Moulin » annoncé en « Une » de *L'Express* est donc cet esthète éclairé au fait des dernières avant-gardes, ouvert à la nouveauté. Si l'article prend la peine de mentionner ce détail, c'est aussi pour recadrer Moulin dans le système de valeurs esthétiques (et politiques) familier au lecteur de *L'Express*, qui fait du progressisme et de la quête de la nouveauté son cheval de bataille éditorial.

À propos de Napoléon, l'actualisation se fait massivement autour de la référence à Mai 68 (pour rappel, l'article paraît durant l'été 1969), comme dans ce passage qui utilise une citation d'Alfred de Musset pour activer le réseau sémantique de la jeunesse scolarisée et de sa libération dans la révolte : « Napoléon mort, “les jeunes gens sortirent des écoles avec le front serein, le visage frais et vermeil, et le blasphème à la bouche”. L'image est d'Alfred de Musset. » À d'autres endroits, la retraduction actualisante est plus explicite, comme dans ce passage qui fait parler Napoléon en 1969 : « “Les métaphysiciens, tonna-t-il en plein Conseil d'État, sont une sorte d'hommes à qui nous devons tous nos maux”. Il aurait dit aujourd'hui : “les intellectuels de gauche”, peut-être même les intellectuels tout court. » Ici encore, la lecture historique est détournée au profit d'une polarisation entre les hommes de savoir et les hommes de pouvoir, qui fait sens dans la France d'après Mai 68. On trouve une multitude d'autres accroches au présent, qui utilisent la figure de Napoléon comme un révélateur idéologique. Il s'agit par exemple de pointer le maintien d'un « centralisme plus intolérant qu'impérial », « dont les Français, aujourd'hui encore, ne parviennent pas à se débarrasser », le maintien de « ces autres monuments impériaux que sont le Code civil, la Banque de France et la Légion d'honneur », ou encore de peindre Napoléon en « ancêtre direct des “managers” d'aujourd'hui ».

Ces halos lexicaux finissent ainsi par déjouer la lecture historique et à situer les deux figures hors de toute mémoire collective pour les rendre entièrement lisibles selon l'intertextualité propre aux lecteurs de *L'Express* du milieu des années 1960. Les « intellectuels », la « peinture moderne », les « managers » et la vision politique de la gauche sont les

références immédiates en fonction desquelles se fantasme leur rapport au monde, s'héroïsent ou se condamnent des figures dont le degré de fictionnalité ou d'historicité importe finalement peu, pourvu qu'elles soient vraisemblables quant à leur actualité.

En somme, c'est l'acte de mémoire lui-même qui est disqualifié en tant que lieu de la conservation, forcément populaire, ringarde, mystificatrice et dissimulant ses véritables enjeux derrière une pure exaltation héroïco-épique. Une dernière citation illustre cette conclusion, vers laquelle a voulu tendre cet article ; il s'agit d'un passage où le magazine thématise lui-même la transmission mémorielle qu'il refuse d'opérer :

L'épopée napoléonienne se confond, au niveau populaire, avec un interminable récit de voyages aux multiples voix. Aussi longtemps qu'il y eut en France des chaumières, il s'y trouvait un « grognard » ou le descendant plus ou moins authentique d'un « grognard », pour raconter, au coin du feu, les paysages d'Italie, les moulins de Hollande, le dur profil de l'Espagne ou les steppes de Russie. [...] Le déclin du mythe de Napoléon coïncide avec celui de la paysannerie. Le ciment armé, aujourd'hui, a tué le sens de l'épique : il n'y a pas de « Veillées des H.I.m. ».

Autrement dit, la politique mémorielle célébrative est clairement située en déphasage sociologique total par rapport aux réalités urbaines de la France des années 1960, et présentée comme l'héritage obsolète de la France paysanne d'hier. L'amnésie – ici comprise comme l'absence ou le refus de la transmission – est bien du côté des valeurs modernes : plutôt que de ressasser un passé toujours suspect d'être aliénant, il s'agit pour le journal comme pour ses lecteurs d'éprouver leur propre trace dans l'actualité. Cet éprouvé actuel est le produit d'une rhétorique médiatique qui fait de l'intertexte le substitut acceptable de la mémoire. La polarité axiologique dans laquelle est prise la notion d'amnésie s'en trouve ainsi renversée, puisque c'est la mémoire elle-même qui apparaît comme un oubli condamnable du présent.